

Zeitschrift: La Croix-Rouge suisse
Herausgeber: La Croix-Rouge suisse
Band: 60 (1950-1951)
Heft: 7

Artikel: De la poche d'un médecin de campagne : un vieux postier
Autor: Francken, W.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-558672>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

De la poche d'un médecin de campagne

UN VIEUX POSTIER

PAR LE DR W. FRANCKEN

«Cinquante et un, cinquante-deux, cinquante-trois...»

La voix du père Martin cadençait lentement les pas d'un étrange attelage boitillant.

J'étais entré sans sonner, selon mon habitude: j'aime à surprendre chez lui le malade dans ses gestes naturels, avant qu'il ait eu le temps de prendre son masque et de l'opposer à celui du docteur.

Du corridor, derrière la porte entrouverte de la chambre, on entendait toujours des pas clopinants et la voix du vieux fonctionnaire que rien ne saurait distraire: «cinquante-quatre, cinquante-cinq, cinquante-six...» Comme il me tournait le dos, il ne s'aperçut pas tout de suite de l'intrus qui, du pas de la porte, regardait le spectacle: le vieux mari supportant par derrière, sous les bras, sa vieille femme amputée, réapprenant à marcher avec sa jambe de bois. Ils avaient l'air de jouer au cirque, figurant quelque animal baroque à six pattes: elle avec ses béquilles noires, lui avec ses doigts précautionneux de fonctionnaire postal dépassant par les aisselles le cher colis à lui confié. Toute son attention, toute sa conscience, s'exprimaient dans la tâche qu'il s'était fixée ce matin-là: faire faire cent pas à sa tremblante épouse. On n'eût pas été étonné de trouver, sur le précieux fardeau, une étiquette postale avec la mention «fragile».

«...Cinquante-sept, cinquante-huit, cinquante-neuf...»

La tâche quotidienne honnêtement achevée, la malade installée dans son grand fauteuil, le vieux postier eut enfin le loisir de s'occuper de lui-même; c'est-à-dire d'un autre lui-même, qui avait fini par prendre presque toute la place du premier, comme ces troncs de lierre primitive-ment soutenus, qui deviennent soutiens à leur tour de l'arbre vieilli et mourant. Tout son intérêt, toute sa passion s'étaient concentrés peu à peu sur sa collection de timbres.

«Venez voir!» me dit-il.

Je compris, au coup d'œil qu'il lança du côté de sa femme, que j'allais pénétrer dans un temple d'initié; que nous allions être séparés du commun des mortels par une cloison virtuelle, faite de mystère, de charme et de léger dédain pour ceux qui ne comprennent pas.

Sur une grande table étaient étalés les trésors philatéliques. «Regardez! me dit-il en tenant la loupe d'une main légèrement tremblante; regardez ce timbre qui a l'air identique à celui-là: eh bien! Voyez-vous la modification, dans ce coin?»

J'étais un spectateur sympathisant, mais très incomptént, ce qui devait plaire à mon postier. Dans tout collectionneur se cache un fond de méfiance à l'égard d'un rival possible. D'autre part l'être humain, même dans les recoins de ses passions, a besoin de sympathie. Or la sympathie demande la compétence et la compétence comporte le danger de rivalité! D'où, chez le collectionneur, tiraillement entre le regret d'être incompris et la crainte d'être convoité...

Un peu plus tard, mon vieil ami m'accompagnait jusqu'à l'auto. Dans le jardin, le gravier avait été — par lui — soigneusement mis en tas en prévision de l'hiver. Devant une des petites pyramides bien régulières, qui se dressaient à intervalles réguliers aussi, il s'arrêta et me demanda:

«Savez-vous combien il y a de grains de gravier dans une de ces pyramides?

— Ah non! je n'en ai pas la moindre idée!

— Eh bien! Il y en a 10 450 000!

— Mais comment savez-vous cela?

— Je les ai comptés! Dans un décimètre cube il y en a tant. Alors, connaissant le volume de la pyramide...»



Dessin d'Henri Meylan.

Je pensais aux pharaons qui n'avaient pas fait mieux, lorsque mon compagnon me demanda encore:

«Et dans ce moule de bois, que j'ai débité là, il y a combien de bûches? Vous n'en savez rien? Il y en a 3602!»

Plein d'animation, il désigna ensuite la plaque de mon auto: «Votre numéro 14 519 comporte une chose curieuse qui doit vous en faciliter la mémoire: 1 précéde $4 + 5 = 9$, et 1 précéde 9. En outre les deux extrêmes du nombre sont des chiffres extrêmes: 1 et 9.»

Cette fois, j'eus la satisfaction de l'avoir déjà remarqué. Mais comment ce diable d'homme l'avait-il vu, lui, le piéton convaincu qui ne regardait les autos que du coin de l'œil?

C'est que du fait de sa vie au milieu d'eux, il avait fini par rendre les chiffres vivants, alors

que tant de statistiques de tout poil ne savent que mettre les vivants en chiffres....

Il faisait chaque mois la statistique de ses pas, avec la même exactitude que le dénombrement des bûches de son moule.

«Ce mois, me dit-il, je suis légèrement en-dessous de ma moyenne: je n'ai fait que 435 kilomètres à pied. Mais j'espère bien me rattraper en allant distribuer le «Messager paroissial» dans les maisons foraines...»

Je le quittai, tout rêveur.

Nous suivons le cours de nos tendances: les uns se dépensent sans compter, d'autres comptent sans se dépenser. Celui-là tout en comptant, se dépense au service des autres, jusqu'au bout.

Et à mon oreille résonnait encore: «Cinquante et un, cinquante-deux, cinquante-trois...»

Bêtes et plantes de mon pays Le marais en été

Par Robert Hainard

En juin, en juillet, le marais est dans toute sa gloire. Bien que les chatons des saules soient un des premiers signes du réveil des arbres, la vie palustre, au cours de l'année, tarde un peu sur celle des bois, et surtout des prés et des champs, tarabustés par l'homme. Dans le reverdissement d'avril, le marais fait une tache rousse. Les pousses vertes des laîches percent lentement l'épaisse chevelure grise des vieilles troches, les roseaux de l'année se voient à peine au bas des hampes sèches. Les nichées y commencent, en moyenne, plus tard, et ne risquent d'ailleurs pas d'être dérangées par la fauchaison. Si l'on récolte les produits coriaces des lieux humides, ce n'est qu'après la moisson. Jusque bien avant dans le mois de mai, d'élegants

échassiers se promènent encore avec insouciance, parmi les oiseaux affairés aux soins de la nichée. Leur parure de noce souvent incomplète encore, ils attendent que la neige se soit retirée de la toundra, la glace des lacs lapons ou sibériens, pour y élever rapidement leur famille dans le jour perpétuel.

Par contre, lorsque les prés montrent pour quelques jours une tonsure d'une pâleur malsaine, bientôt recouverte d'une herbe courte parcimonieusement fleurie, la végétation est drue au marais. Les iris jaunes, l'épi rose vif des salicaires, l'ivoire des reines des prés, les blancs verdâtres ou mauves des ombelles, s'élèvent au dessus du vert dense des laîches. L'odeur fraîche de la menthe, l'arôme raffiné de la reine des prés se mêlent à la fadeur de l'eau, au relent amer des chaumes pourrissants.

L'été n'a pas encore bu l'eau des pluies de printemps, celle des dernières neiges sourd encore des cavités des montagnes. Dans les corridors obscurs, entre les pieds épais des troches, sous la retombée des touffes, des poussins se faufilent en pépiant, suivis de mères soucieuses: grandes familles, pour la plupart. Poussins tout noirs des râles, gros comme une noix, furtifs déjà comme père et mère. Petites poules d'eau noires également, à bec rouge et jaune. Jeunes foulques, noires encore, à bizarre chevelure orangée. Nés plus tôt, de jeunes canards traversent discrètement un clair. Partout, les

